

Le républicain vertueux

50^e anniversaire de la mort de Camus

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Albert Camus incarnait la vertu dans la pensée française des années d'après-guerre. Une vertu d'humaniste et non de terroriste, car Saint-Just et Robespierre furent eux aussi vertueux. Il fut consciencieux, honnête et probe. Mais quoi, vait-on reprocher à un homme d'être bon fils, bon époux, bon ami ? A côté de lui, Sartre et Malraux, qui ont plus de génie que lui, font un peu figures de diables, de voyous, de cabots.

Si Dieu n'existe pas, tout est permis, dit un personnage de Dostoïevski. Si Dieu n'est pas, tout est absurde, dira Camus, qui s'en tiendra à cette fragile assurance sans en tirer nécessairement toutes les conséquences. Il aurait pu dire : « Dieu n'existe pas car le Mal existe », comme Sade. Camus n'a pas vu le Mal, il n'a même pas vu le diable qui obsédait tant et Luther et Baudelaire, il a vu l'Absurde. Dans ce cas, comment continuer de vivre, si l'on veut être logique et honnête et accorder ses actes à ses pensées ? Ne vaut-il pas mieux quitter immédiatement un navire que ne gouverne aucun capitaine ?

Ce sont de telles questions, qu'on tenait jadis pour « existentielles », que Camus a remuées toute sa vie sans pouvoir les trancher, et c'est ce qui a amené un théologien catholique comme Henri de Lubac à parler du drame de l'existential-

isme athée. Puis le drame algérien est arrivé, et là non plus Camus n'a pu trancher.

Le prix Nobel a couronné en lui l'humaniste et l'honnête homme, comme on couronne un premier prix de version latine ou de vertu républicaine. Il l'a accepté avec modestie car il n'était pas assez méchant pour refuser une gentillesse, comme le fut quelques années plus tard Jean-Paul Sartre pour qui être humaniste, c'était appartenir aux bourgeois et capitalistes. Sartre vous somrait de choisir votre camp et Camus refusait d'être l'otage d'un camp ou d'un autre. Et c'est ainsi que le modèle de ce qu'on appela « la littérature engagée » ne put s'engager à fond dans rien, car il ne voulait pas se sentir pris au piège d'une adhésion inconditionnelle et qu'il avait des amis et des loyautés dans chaque champ. Je soupçonne les gens du Nobel d'avoir couronné en lui l'homme qui se pose des questions plutôt que l'homme qui apporte des réponses, la réponse et la foi étant antipathiques à l'esprit moderne.

Ses romans, *L'étranger*, *La peste*, et son théâtre ont pour héros un seul personnage : l'homme abstrait, avec une majuscule (Rieux, Sisyphe ou Caligula). L'homme métaphysique, unidimensionnel, confronté à l'absurdité du destin.

lettres

En relisant Camus, on a la nostalgie de ces temps héroïques où la religion et la métaphysique, qui ne faisaient qu'un, étaient prises au sérieux. Dieu n'était pas encore tout à fait mort. On n'avait pas encore imaginé une religion sans Dieu. On était déchiré, tourmenté, révolté, qu'on fût athée ou croyant, et on n'était pas prêt à vendre sa révolte et son âme pour un plat de lentilles. Sartre bataillait contre Camus et Mauriac, Daniélou renvoyait la balle à Garaudy, Berl ou Raymond Aron. Tous ces personnages semblaient sortir d'un roman de Dostoïevski, aucun n'avait encore fait sa paix avec le monde ni avec son âme.

Derrière Camus, il y a, philosophiquement parlant, Kierkegaard, Nietzsche et Dostoïevski, les pères de l'existentialisme et de cette foi qui passe toute raison. Il y a le Dieu d'Abraham qui n'est pas du tout celui des philosophes. Il y a même le *credo quia absurdum* de Tertullien et de Pascal. Camus rejette le *credo* et conserve l'absurde. Mais cet

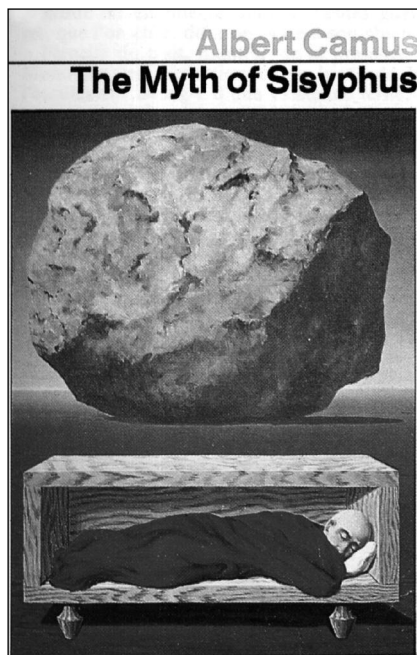
absurde, il ne pourra l'universaliser - ce que Kierkegaard n'a jamais été tenté de faire, enfermé qu'il était dans sa singularité et son unicité et ne pouvant ni ne voulant se mélanger au pluriel. Tel n'était pas la position de Camus, qui voyait dans les hommes des frères. C'est tout de même fou comme cet athée tenait encore au christianisme dont il n'était à tout prendre que la version laïcisée !

Le suicide

Il était naturel qu'un athée comme Camus se posât la question du suicide et de la peine capitale. Si Dieu est mort ou s'il n'existe pas, le suicide est justifié et la peine capitale ne l'est pas. Si Dieu existe, c'est le contraire, et c'est pourquoi de Maistre et Baudelaire ont pu écrire sur la peine capitale les pages célestes que l'on connaît.

Ainsi, Camus écrit-il à la première ligne du *Mythe de Sisyphe* : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. » Si, en effet, la vie est mauvaise, vaine, absurde, il est à la fois stupide et lâche de la part de l'homme de la subir et d'attendre passivement que la mort vienne plus ou moins tard y mettre un terme. La dignité humaine doit refuser un jeu dont elle ne veut pas être dupe et en sortir par un acte de sa volonté. Telle est la solution de la vie absurde par le suicide. Non seulement un suicide personnel et positif, mais un suicide de principe où l'homme qui se détruit invite toute l'humanité, dont il est le représentant, à le suivre dans la mort.

Mais là, après ces paroles fières et nobles, voilà que *L'homme révolté* se termine sur le ton de la moins justifiable utopie et de la plus petite bourgeoisie, si nous osons employer ce terme. La pensée du Midi imitée de Nietzsche triomphe



des ténèbres de la nuit révolutionnaire russe, et même la pensée du Midi vu par Pagnol, avec le pastis sur la Canebière et la partie de boules après la sieste ! L'Europe est triste, la Méditerranée lui réapprendra la joie. « Nous choisirons Ithaque, la terre fidèle, la pensée audacieuse et frugale. » On voit le ton. C'est déjà celui du Club Med et des *Nourritures terrestres* de Gide. Nous préférons l'honnêteté des conclusions du *Mythe de Sisyphe* : elles ne rusaient pas avec le désespoir et nous aimions mieux cette rigueur lucide aux fallacieuses espérances.

La grandeur et la faiblesse de Camus furent d'être déchiré. Ce déchirement fait bonne impression dans un temps où les hommes ont horreur des certitudes. Ne pouvant se résoudre à l'athéisme froid, raisonné et dogmatique d'un Sartre, ni à la foi raisonnée et dogmatique d'un Claudel, il flottait. Ce flottement fit sa célébrité. Si ceux qui sont censés savoir et conduire ne savent pas, alors ils sont proches du peuple qui n'est pas instruit et de la mère de Camus qui n'avait pas été à l'école. Dans les siècles où le doute fut érigé en valeur suprême, on baptisa ce flottement d'« humanisme ». Pour d'autres, au contraire, il manquait par trop de cette vertu essentielle que Stendhal, et Nietzsche à sa suite, appelaient « méchanceté », et qu'ils allaient chercher chez les papes, les condottieres de la Renaissance.

Camus n'avait pas non plus le fanatisme des personnages de Dostoïevski, disciple de ce Nazaréen qui disait qu'il était venu dresser le fils contre la mère et le père contre la bru. Camus ne voulait faire de peine à personne, pas plus à sa mère, qu'au petit peuple ou à son pays. Il fut pendant dix ans le maître à penser d'une jeunesse sans boussole et, après sa mort, un sujet idéal de rédaction et de baccalauréat. La quatrième République

avait trouvé son maître à douter et l'université sa justification morale. Camus est mort dans un accident d'automobile un certain 4 janvier 1960. S'il avait vécu, se serait-il satisfait de ce rôle et de ce costume qu'on lui taillait sur mesure, lui qui avait loué le smoking qu'il portait le jour de sa réception du prix Nobel ? Serait-il sorti de sa gentillesse pour montrer les dents ?

Embaumement

Qui sont aujourd'hui ses descendants ? Je ne parle pas des professeurs qui le prennent pour sujet de thèse et qui, croyant le tirer d'un vague purgatoire, contribuent un peu plus à son embaumement. La jeunesse contemporaine ne semble pas tourmentée par la question de savoir si Dieu existe ou pas. Cette question est même devenue, si j'ose dire, inconvenante, incongrue et politiquement très incorrecte. Il y a, comme on dit dans notre langue d'aujourd'hui, des sujets qui fâchent et tout ce qui n'est pas consensuel n'a pas voix au chapitre. Camus aurait-il, face à l'islam, défendu les valeurs laïques, républicaines et méditerranéennes ?

Le désespoir d'une génération ne passe pas à l'autre. Nous sommes entrés dans un monde où plus rien n'est transmissible, pas même le sentiment de révolte et d'absurdité qui hantait les hommes de la génération de Sartre, de Camus et de Malraux, qui étaient désespérés parce que Dieu était mort. Citerons-nous le nihilisme esthétisant du nietzschéen Cioran, qui a joué du violon pendant cinquante ans sur l'air de Dieu est mort, sans oser ajouter « bon débarras », car il était trop bien averti de ce qui allait lui succéder ?

G. J.

lettres

Sous la direction de **Jean-Yves Guérin**, *Dictionnaire Albert Camus*, Robert Laffont, Paris 2009, 974 p.

Catherine Camus, *Albert Camus. Solitaire et solidaire*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine 2009, 206 p.